

Collectanea Cisterciensia 64 (2002)
Anna Maria CANEVA, ocsa

La reconquête du cœur

EN LISANT RANCÉ

Nous avons l'intention de lire quelques chapitres de *Sainteté et devoirs de la vie monastique*¹ qui touchent à l'aspect ascétique de l'enseignement de l'abbé de Rancé : la pénitence, la componction, les humiliations. À l'époque, ce sujet a provoqué l'intérêt des salons à la mode : la conversation y était souvent le chemin vers le pouvoir et on discutait avec beaucoup d'intérêt des problèmes religieux. Amis et ennemis de Rancé ont ainsi participé à la querelle sur les « fictions ».

Trois siècles après les événements, il est utile de faire une lecture directe des textes, en gardant bien présentes les sources de la doctrine de Rancé sur ce sujet : les Pères du désert et surtout Jean Climaque. Si tout n'a pas pour nous l'intérêt qu'y trouvaient les fils de notre abbé, bien des enseignements sont encore précieux aujourd'hui.

Contexte historique et ecclésial

L'enseignement de Rancé est le fruit de sa grande fidélité à la doctrine des Pères du désert, mais aussi le fruit d'un contexte ecclésial dans lequel les directeurs spirituels faisaient de ces thèmes ascétiques le centre de leur doctrine. Si exceptionnelle qu'ait été la grandeur de ce siècle sur le plan littéraire, elle le fut aussi, et peut-être davantage, sur le plan religieux.

¹ Cité dans la suite simplement *Sainteté*, et selon la pagination de l'édition de 1683.

Au XVII^e siècle, bien des courants – ceux des philosophies païennes, stoïcisme ou épicurisme, et ceux de l’humanisme – tendaient à renfermer l’homme sur lui-même et à exalter le « Moi »². Cela a provoqué tout au long de ce siècle la réaction, souvent violente, de ceux qui étaient préoccupés des exigences de l’abnégation chrétienne. Dans la lutte pour son renouveau, le christianisme voyait dans la tyrannie du moi le principal obstacle à abattre.

Pour parvenir à ce but, les humanistes chrétiens se fondent sur la grandeur de la nature humaine au sommet de la création. Le péché originel a seulement blessé cette nature, mais elle garde son unité profonde. L’amour de soi peut être guéri et nous conduire à aimer Dieu d’une manière toujours plus désintéressée. Le plus grand représentant de cet humanisme est saint François de Sales. L’énorme diffusion de son *Introduction à la vie dévote*, dès sa première édition en 1609, a fait de l’Évêque de Genève un des plus grands maîtres spirituels.

L’affirmation que la sainteté est pour tous, et pas seulement pour les solitaires, fut le principal motif de ce succès : même en vivant dans le monde, on peut se sanctifier, rendre sa vie agréable à Dieu, sans se soustraire aux devoirs sociaux, mais en gardant une juste mesure entre les exigences de la vie mondaine et celles de la charité. Voulant mener toujours plus à fond la lutte contre l’amour-propre qui ne s’avoue jamais vaincu, dans le *Traité de l’Amour de Dieu*, François de Sales va conduire son lecteur sur des chemins toujours plus austères. L’oubli de soi est la

² L’héroïsme de certains personnages de Corneille, où se mêlent des réminiscences stoïciennes et un certain goût pour le faste et l’ostentation baroque, n’est pas autre chose qu’une affirmation souveraine du Moi. Par ailleurs il est évident que l’idéal de l’Honnête Homme qui a remplacé peu à peu l’idéal du Héros du temps de Louis XIII, reposait sur le désir de plaire, de conquérir, d’être aimé. La « préciosité », d’ailleurs, n’avait pas d’autre but que d’exalter le Moi qui cherche à se distinguer des autres par n’importe quel moyen

condition *sine qua non* pour que les autres vertus – et surtout la charité – existent réellement :

L'amour de Dieu qui nous porte au mépris de nous-mêmes nous rend citoyens de la Jérusalem céleste; l'amour de nous-mêmes qui nous pousse au mépris de Dieu nous rend esclaves de la Babylone infernale³.

Nous retrouvons ces différents aspects chez Rancé. Il écrit à Mme de Guise – avec une attention aux détails concrets qui nous surprendra peut-être de sa part :

Dieu veut bien que vous conserviez la distinction qu'Il vous a donnée ; et que vous empêchiez qu'on l'oublie en la soutenant par un train et par des équipages qui conviennent à votre rang ; mais il faut en retrancher le faste, la pompe, le luxe, qui n'est jamais ni permis, ni innocent dans un chrétien [...]. La couleur de vos habits est déterminée par l'état de veuvage dans lequel la Divine Providence vous a mise ; ils ne doivent être ni riches ni magnifiques, il suffit qu'ils soient propres. Pour la coiffure elle peut bien n'être pas comme on l'avait il y a trente ans parce que les manières changent souvent en ces pays-ci, et qu'on serait regardé comme une personne qui viendrait de l'autre monde. Il faut cependant y observer tant de règle, que vous en fassiez assez pour qu'on voie que vous vous éloignez de l'excès. [...] Il faut qu'il y ait de la différence entre celles qui se proposent de plaire à Dieu, et celles qui se proposent d'être agréables aux hommes⁴.

Et ailleurs :

Il faut que vous demandiez à Dieu cette sainte enfance qui rend ceux auxquels Il la communique incapable de penser le mal, de le dire, ou de le faire. Il faut que vous Lui demandiez cette innocence et cette simplicité qui est le caractère de ceux qui Lui appartiennent, qui sont à Lui, et qui les distingue de ceux qui n'y sont pas. Le monde ne peut s'accommoder de ces dispositions parce qu'elles condamnent son orgueil et sa vanité [...]. L'amour

³ *Traité de l'Amour de Dieu*, IV, 4.

⁴ *Conduite Chrétienne*, Paris, 1697, c. VIII, p. 45-46.

de l'innocence fera que vous éviterez, avec toute l'application possible, ce qui pourrait Lui déplaire et altérer le moins du monde cette pureté dans laquelle Il veut que vous viviez ; et la simplicité fera que vous marcherez dans ses voies, et que vous irez d'un pas égal à la fin à laquelle vous devez tendre, sans écouter rien qui vous arrête, ni qui vous en détourne.

Comme vous aurez encore sans doute devant les yeux la naissance de Jésus-Christ, et que ces deux qualités s'y font remarquer avec beaucoup d'éclat, ce vous sera un grand motif pour vous exciter à le presser de vous les accorder.

V.A.R. sait que c'est une obligation indispensable de l'imiter et que toute la religion consiste à rendre, autant que nous pourrons, notre vie conforme à la sienne⁵.

Comme l'évêque de Genève également, et la plupart des moralistes de ce siècle, Rancé pourchasse les masques derrière lesquels se cache l'amour-propre, le plus grand obstacle au salut :

L'amour-propre se trouve partout, et souvent dans les humiliations l'orgueil se rencontre comme dans les actions de vanité⁶.

Rien ne peut vous marquer avec plus d'évidence l'application de sa miséricorde sur vous, que le soin qu'Il prend de vous humilier Lui-même⁷.

Pour François de Sales, le critère qui permet d'établir si un acte de vertu est pur, est précisément la souffrance qu'éprouve l'amour-propre à l'accomplir. La pratique des vertus humbles et méprisées devient fondamentale. La patience, la douceur, la simplicité, l'humilité sont d'autant plus grandes devant Dieu que le moi y est plus mortifié. L'homme pourra alors retrouver sa vraie nature qui s'épanouit dans l'adoration. S. Vincent de Paul vit cette doctrine dans le service des pauvres. La doctrine christocentrique de Bérulle, entièrement vouée à la

⁵ 861219a (Les références des citations extraites des 4 volumes de la *Correspondance* de l'Abbé de Rancé, édités par A.-J. KRAILSHEIMER, suivent les normes proposées à la p. 43 du 1^{er} volume).

⁶ 851121

⁷ 730611a.

contemplation du mystère de l'amour de Dieu vise à la même fin : l'homme, conscient d'être totalement dépendant de Dieu, fait de l'adoration l'acte fondamental de sa nature régénérée⁸.

C'est dans ces deux milieux de spiritualité très vivants – l'école salésienne et l'école oratorienne – que Rancé a été accueilli au moment de sa conversion, dans la personne de sa première confidente, Mère Marie Louise Rogier de la Marbellière, visitandine, et, dans les longues années d'attente et de recherche, dans les personnes du Père Monchy, son confesseur et du Père Séguenot, son directeur spirituel, tous deux oratoriens.

Si Rancé s'est mis à l'école des anciens Pères du monachisme⁹, le christocentrisme bérullien et la doctrine de François de Sales l'ont donc également influencé. Il offrit de ces divers apports une synthèse géniale, fécondée par la grâce, au long d'une vie vécue constamment sur le fil de l'héroïsme.

La pénitence

Ce que la prédication est à l'apostolat, la confession de la foi de Jésus-Christ au martyre, la pénitence l'est à la vie solitaire : et comme l'Apôtre est destiné par Dieu pour annoncer ses vérités, le martyr pour les défendre par l'effusion de son sang, le solitaire doit aussi les honorer et les soutenir par ses souffrances. Mais comme la pénitence d'un religieux tire son institution, sa force et son mérite de la pénitence de Jésus-Christ, il faut aussi qu'elle en

⁸ Dans cette première partie du siècle, la pensée chrétienne a été très proche du courant de pensée particulièrement rigoureux qu'était le jansénisme. Les événements politiques, théologiques et humains qui, dans la suite, isoleront le jansénisme et le mettront à l'index, ne s'étaient pas encore produits : Jeanne de Chantal même, à la mort de François de Sales, se mit sous la direction spirituelle de Saint-Cyran, témoignage d'une continuité de vue.

⁹ Choix dû à divers motifs : son ancienne sympathie pour les œuvres et les exemples de ces héros du christianisme, l'indication du Concile de Trente de revenir aux sources, la très grande influence qu'a eue la culture grecque en France au XVII^e siècle, l'activité d'Arnaud d'Andilly, traducteur de beaucoup des œuvres de ces Pères, l'indication du chapitre 73 de la Règle de s. Benoît, etc.

soit un retracement parfait et une imitation fidèle. Et quoique, selon l'Apôtre, tous les Chrétiens doivent le suivre dans ses souffrances s'ils veulent le suivre dans sa gloire, cependant c'est l'avantage et la prérogative des moines, c'est ce qui les regarde principalement dans la vie de Jésus-Christ, c'est à eux préférablement aux autres hommes, qu'il présente le calice de sa passion; et bien qu'il soit écrit que tous les pécheurs de la terre, c'est-à-dire tous les hommes, doivent boire après lui, [...] néanmoins le partage des religieux, ou plutôt leur bonheur, est de souffrir pour Jésus-Christ, comme Jésus-Christ a souffert pour eux¹⁰.

Rancé appuie son raisonnement sur des citations de l'Écriture Sainte et de Cassien, pour attirer immédiatement l'attention du moine sur la personne et l'expérience humaine de Jésus-Christ, centre unificateur de toute expérience monastique. Si c'est ainsi qu'a vécu Jésus, c'est ainsi que doit vivre le moine.

Pour savoir quelle doit être la pénitence des solitaires, il faut considérer quelle a été celle de Jésus-Christ. Entre un grand nombre de circonstances que nous pourrions en rapporter, il suffit dans notre dessein d'en remarquer une : savoir, que Jésus-Christ, pour contenter cette ardeur extrême qu'il avait d'honorer par ses souffrances la majesté de son Père, voulut y contribuer de l'homme tout entier, et pour cela il abandonna son corps à la rigueur des supplices, aux travaux de la pénitence, à une vie laborieuse, et son âme à toutes sortes d'opprobres et de confusions¹¹.

Les exercices de pénitence dont dispose le moine sont ceux qui sont proposés dans la Règle de saint Benoît. Notre Abbé ne se lasse pas de répéter qu'il est dangereux de rechercher des exercices extraordinaires de pénitence, alors que l'observance régulière nous en offrent de si profonds.

¹⁰ *Sainteté* I, commencement du ch. XII De la Pénitence, p. 409.

¹¹ *ibid.*, p. 411.

« Nous sommes sauvés seulement en espérance (cf. Rm 8, 24) », dit Saint Paul ; et l'appel à la pénitence, à la conversion, qui accompagne toute la prédication apostolique, est la voie étroite que tout chrétien doit parcourir. C'est là aussi que nous conduit l'enseignement de Rancé. Ramener la volonté propre rebelle à la soumission à la volonté suprême du Père : voilà la tâche de chacun d'entre nous, à l'exemple de Jésus Christ. Lui, le Fils de Dieu, s'est fait Fils de l'homme obéissant jusqu'à la mort . Avec lui, nous entrons dans les ténèbres de la douleur pour ressusciter dans la joie de Pâques.

Écoutons le témoignage de Félibien des Avaux :

Quand on lui parle de la pénitence, ou de la vie austère qu'ils pratiquent, il compte cela pour rien, et ne croit pas que des religieux qui ont une fois quitté le monde, et se sont donnés sérieusement à Dieu, doivent faire état de toutes les mortifications qu'ils peuvent endurer. Nous servons un maître, dit-il, qui s'est anéanti pour nous, et qui s'est dépouillé de la gloire de sa divinité pour se revêtir de notre misère. Nous ne pouvons être ses vrais imitateurs qu'en nous anéantissant. Il faut si nous voulons avoir part au bonheur de l'éternité, souffrir pour Lui comme il a souffert pour nous, et renonçant à tout ce qui nous regarde, renoncer même à notre volonté propre¹².

Le chemin de l'imitation du Christ dont la semence a été déposée en chaque chrétien avec le baptême, est renouvelé chez le moine par la profession religieuse, seconde conversion ou second baptême. À ce moment, le moine accepte de se livrer en totale disponibilité au Christ dans le sein maternel de l'église monastique. Là, grâce à la pénitence, vécue par amour, il pourra acquérir le sentiment de la misère des créatures et il atteindra la *libertas a miseria*, passant de la région de la

¹² Félibien DES AVAUX, *Description de l'Abbaye de la Trappe*, Paris 1671, p. 107-108.

dissemblance à celle de la ressemblance, sa patrie (Saint Bernard est maître en la matière).

Cette œuvre de collaboration entre le moine et le Christ le conduira de la douleur à la crainte, au repentir, à la transfiguration, à l'état de fils dans la libre soumission de sa volonté à celle du Père. Tel est le chemin par lequel Rancé guide la migration en Dieu de son moine, lui faisant pratiquer une parfaite désoccupation de tout ce qui est mondain, et surtout de son orgueil et de sa présomption, de son moi esclave de sa volonté propre.

La pénitence, qui n'est que la conformité de notre cœur à celui de Dieu, demande une totale abnégation de nous-mêmes, elle ne consiste pas à pleurer, mais à pleurer ce que Dieu veut que nous pleurions¹³.

A ses moines demandant : « Qu'est-ce qu'un véritable religieux¹⁴ ? », il répond :

C'est un homme qui, ayant renoncé par un vœu solennel au monde et à tout ce qu'il y a de sensible et de périssable, ne vit plus que pour Dieu, et n'est plus occupé que des choses éternelles¹⁵.

Comment ne pas évoquer ici les innombrables témoignages rapportés dans les *Relations de la vie et la mort de quelques religieux de la Trappe*, témoignages de l'amour, de la simplicité, de la fidélité héroïque avec lesquels les fils de Rancé ont mis en pratique des enseignements aussi austères. La préface aux cinq volumes de l'édition de 1755 de cet ouvrage nous parle d'une communauté de 150 moines, provenant de toutes les couches sociales et de toutes les expériences de vie. Innocents et pécheurs, riches et pauvres, simples et cultivés, tous

¹³ 730611a.

¹⁴ C'est la question qui ouvre le livre *Sainteté*..

¹⁵ *Sainteté* I, ch. I, question 1, p. 1.

suivent encore avec le même enthousiasme et la même fidélité qu'aux premiers temps les enseignements de l'Abbé de Rancé. Fidélité dont témoignent les innombrables foules d'amis, de visiteurs, (cinq ou six mille chaque année), de pauvres du voisinage secourus par la généreuse charité des moines. Bref, bien que la réforme ait alors 90 ans,

les prodiges de mortification, d'austérité et de pénitence qui ont illustré la réforme de la Trappe en sa naissance la maintiennent encore dans sa vigueur ¹⁶.

C'est bien la même ferveur que celle décrite en 1671 par Félibien des Avaux :

Vous voyez dans les novices une soumission d'enfants, quoique des douze ou treize qu'ils sont présentement la plupart soient prêtres, et quelques-uns âgés de plus de cinquante ans. Cet état ne leur est point honteux, c'est dans les humiliations qu'ils trouvent leur gloire [...].

Ce ne sont point des esclaves timides et lâches conduits par un vaillant capitaine, ce sont des personnes libres et généreuses qui marchent sur les pas de leur chef ; qui lui obéissent avec un amour extrême, et qui comme lui sont continuellement sous les armes pour s'opposer aux attaques des démons. En effet ils le voient toujours à leur tête ; va-t-on à l'église, il est le premier, et n'en sort qu'après les autres. Au réfectoire il y vit encore plus austèrement que tous, ne mangeant d'ordinaire qu'une portion de son dîner, et s'imposant à soi-même de très rudes pénitences. Va-t-on au travail, il choisit le plus pénible, et s'épargne si peu que dans l'été il en sort de même que ses religieux, tout trempé de sueur pour aller à l'église où alors il fait très froid [...].

Outre à toutes les peines que Monsieur l'Abbé partage avec ses religieux, il en souffre encore de particulières, par le soin qu'il prend à veiller sur leurs actions [...] de crainte qu'insensiblement quelqu'un d'eux tombe dans le relâchement, et ne vienne à se reprendre dans les choses extérieures. Mais il

¹⁶ *Relation de la vie et de la mort de quelques religieux de l'Abbaye de la Trappe*, Paris 1755, Préface p. V.

y a encore une application extraordinaire à les observer lorsqu'ils sont dans le travail manuel. Il regarde ceux qui agissent avec trop de chaleur [...], il les oblige de quitter pour prendre un râteau, éplucher des légumes ou faire d'autres choses moins pénibles¹⁷.

Dans les *Relations*, un témoignage très intéressant est celui, bien connu, sur Dom Muce, l'horrible scélérat que l'Abbé de Rancé avait découvert dans ce tas de chiffons trempés au fond de l'église de la Trappe, le jour où la grâce de Dieu l'avait conduit vers lui pour lui demander de pouvoir faire pénitence pour ses crimes.

La période que Dom Muce, « ce pénitent insatiable » comme dira Rancé, passera à la Trappe sera caractérisée par une continuelle ascèse dans l'amour, par un chemin d'humilité profonde, par l'acceptation toujours plus libre et reconnaissante de la volonté de Dieu sur sa vie, dans les souffrances de la maladie et dans la douleur pour ses erreurs passées. Les larmes de Muce, brûlantes, continuelles et très abondantes, furent la source d'une joie enivrante qui le faisait s'écrier : « Tu es un Dieu de miséricorde, oui, vraiment tu es le Dieu des miséricordes et de toute consolation ! » joie qui le faisait désirer de mourir d'amour et de reconnaissance.

Il serait difficile d'exprimer quelle était la vivacité de sa reconnaissance, et à quel point il ressentait tant de témoignage que Jésus-Christ lui donnait incessamment de sa bonté. Il en était occupé de jours et de nuits, son âme en était toute pénétrée et les larmes qui coulaient de ses yeux étaient autant de marques et d'effets de sa gratitude et de son amour. On le trouvait souvent dans la chapelle de Sainte Marie d'Égypte, prosterné la face contre terre, comme noyé dans l'eau de ses pleurs¹⁸.

¹⁷ Félibien des Avaux, *Description...*, Paris 1671, p. 80-84.

¹⁸ *Relations* I, p. 334, Paris 1755.

Les larmes pacifiantes et rafraîchissantes avaient été le moyen dont la grâce de Dieu s'était servie pour accomplir le miracle en face duquel Rancé ne pouvait s'empêcher de s'écrier :

Quel changement, mes frères, dans cet homme plus dur qu'un rocher !
Quelle résurrection ! Quelle création ! Dieu lui donne un cœur qu'il n'avait point ; et lui ôte, pour ainsi dire, ce caillou qui était à sa place. N'appartient qu'à Dieu seul de faire ces merveilles¹⁹.

Ces exclamations, typiques du xvii^e siècle, nous révèlent la vive émotion du père, et les termes qu'il choisit nous parlent encore par la note christologique que nous découvrons dans cette résurrection, dans cette nouvelle création, dans ce changement de cœur. Le Christ incarné, mort et ressuscité pour notre salut, est présent d'une manière tangible dans ce frère parvenu au terme de son chemin. Le fruit de la constante recherche de l'imitation du Christ est révélé par le caractère de douceur et de pleine communion avec celui qui avait dit : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur (Mt 11,29) ».

L'ensemble des *Relation*, et le climat qui s'en dégage, est la preuve concrète de l'effet des enseignements du Père Abbé et témoigne de la ferveur avec laquelle les moines ont désiré arriver à « voir Dieu ». Ce but a été atteint quand leur cœur est devenu totalement transparent.

Un cœur pur est donc le terme de cet itinéraire « pour voir Dieu ». « Crée en moi un cœur pur, ô mon Dieu », dit le psaume 50,12, chant de pénitence autant que de louange et d'exaltation des miséricordes de Dieu. Parvenus à la fin de leur vie, tous les fils de Rancé chantent les miséricordes de Dieu avec la plus grande joie pour la proximité de la rencontre.

¹⁹ *ibid.*, p. 370.

À la suite de Jean Climaque, notre réformateur met en œuvre tout son art pour amener ses moines à la reconquête de leur cœur, pour en faire véritablement le trône de l'Esprit. Selon les Pères, c'est dans la profondeur de l'âme créée, dans la substance de l'homme intérieur, dans le cœur, que réside la divine ressemblance; c'est là que l'Esprit Saint, par son action sanctificatrice, permettra la reconquête de ce qui fut perdu par le péché. C'est à ce travail du Saint-Esprit que le moine de la Trappe se livre avec la plus complète générosité. Dans ce cheminement, la lecture de l'Écriture Sainte et des œuvres des Pères du désert et la réception fréquente de l'Eucharistie sont très importantes.

Dans le cœur où, comme le dit Maxime le Confesseur, « l'Esprit a imprimé ses lettres²⁰ », celui-ci se livre d'une manière si parfaite qu'il en vient à être ce qu'il y a de plus spirituel en nous, notre véritable moi²¹. À cette doctrine notre Abbé a donné un caractère très bénédictin et cistercien, en soulignant d'une façon particulière l'importance de la vie fraternelle en communauté dans l'œuvre de sanctification.

Au XVII^e siècle, les maîtres spirituels se méfiaient des nouveaux courants philosophiques. Pour conduire leurs disciples à la sainteté et lutter contre l'exaltation du moi pécheur, ils s'attachaient aux aspects les plus austères de l'imitation du Christ. Or, paradoxalement, cette époque et la nôtre, époque d'individualisme aberrant poussé au paroxysme, concordent sur un point fondamental : ce n'est pas l'autoaffirmation individualiste qui nous permettra de nous libérer du moi pécheur et donc d'acquérir la vraie maturité humaine et chrétienne

²⁰ Or. 65.

²¹ Cf. BASILE, *Sur le Saint-Esprit*, SC 17, p.342.

et ce n'est pas en s'opposant aux autres que l'on découvre sa propre identité.

La prise de conscience spirituelle et le désir ardent d'être dans le Christ et avec le Christ, dans lesquels Rancé exigeait que vivent ses fils, les conduisaient en fait à vivre d'une manière mystérieuse une unité réelle avec tous les frères, formant ainsi une unique « personne mystique », à savoir le Christ. On ne parlait pas alors d'intégration de groupe et de maturation de la personnalité, le discours était plus rudimentaire, plus essentiel, plus austère ; il se plaçait sur le plan de la foi avec une très forte connotation religieuse affective. Rancé, à la suite de Jean Climaque, enseignait qu'après la conversion il s'agissait d'être au moins autant de Dieu que, dans le passé, on avait été du monde. Le lieu, les moyens pour obtenir ce résultat ? La Règle, avec au premier plan le chapitre 73 sur le bon zèle, et la vie fraternelle, vécue avec une générosité sans limites, par amour de Dieu.

Il ne faudrait plus demander après cela de quelle manière on doit aimer Dieu ; toutes ces considérations parlent assez d'elles-mêmes. Si elles ne sont pas également entendues, c'est à cause que c'est le langage du cœur. Il faut en avoir un pour l'entendre ; et la plupart des hommes n'en ont point. Mais pour les saints qui ont reçu ce cœur et cet esprit nouveaux que Dieu nous promet par son prophète [...] ils sont pénétrés de ces vérités²².

Utilisant un écrit alors attribué à saint Basile, Rancé tente de préciser ce qu'il entend par la communauté fraternelle :

L'état religieux est un genre de vie tout spirituel ; [...] c'est une profession d'une union indissoluble et inviolable; [...] les solitaires sont liés ensemble par une alliance spirituelle en présence du Saint-Esprit, qui en est le

²² Cf. Ez. 36, 26.; *Sainteté*, I, ch. VII, question 1, p. 164.

médiateur et le témoin ; [...] cette union doit être beaucoup plus étroite que celle qui est entre les membres du corps naturel²³.

Aujourd'hui, forts des enrichissements de trois siècles de maturation théologique et de découvertes dans le monde de la psychologie, nous pouvons nous rendre compte du splendide équilibre intérieur avec lequel Rancé a conduit ses fils. De fait, la recherche de la purification intérieure conduit à vivre la solitude la plus profonde possible, et c'est paradoxalement dans cette recherche commune que se réalise la rencontre la plus vraie avec le moi profond de l'autre. Les conférences, réunions communautaires où l'on parlait de sujets spirituels, des exemples des Pères, etc., étaient une aide puissante et un soutien pour le chemin commun, pour la reconnaissance réciproque, pour l'amour dans l'Esprit, la chaste dilection pour les frères dont parle la Règle. Dans cette dynamique de relations horizontales et verticales la communauté de la Trappe a poursuivi et atteint, à nous en tenir aux témoignages connus, ce fruit précieux de l'Esprit qui est « être un en Christ ». Les frères, vrais amis de l'époux, sont les témoins et les soutiens réciproques de la fidélité constante de leur vie dans la recherche du Seigneur. Pour obtenir ce résultat, rien n'est plus important que le chemin de l'humilité et de la pénitence, vers l'amour et dans l'amour car, nous dit, Jean Climaque :

La pénitence est une restauration du baptême. La pénitence est un pacte avec Dieu pour une seconde vie. Le pénitent est un homme qui va acheter l'humilité. La pénitence est une continuelle défiance des aises du corps. La pénitence est une pensée de condamnation que l'on porte contre soi-même, et un insouciant souci pour soi-même. La pénitence est la fille de l'espérance, et le renoncement au désespoir²⁴.

²³ *ibid.*, ch.X, question 1, p. 314 ; Rancé utilise ici les *Constitutions ascétiques, ou monastiques*, n° 21.

²⁴ *Échelle Sainte*, 5°, 2, Ed. De Bellefontaine, 1978, p. 93.

Rancé se réfère souvent à cette Échelle du Paradis, ou Échelle sainte. Sous la conduite de l'Esprit Saint, le moine fait l'ascension de l'Échelle par un chemin qui part de la douleur sanctifiée par le repentir et qui le conduit de l'image du Christ par le baptême à la ressemblance du Christ par la charité. Grâce à une sainte tristesse, il monte lentement vers la joie parfaite : de la mort, à la nouvelle naissance, à la résurrection charismatique. On a vu cela plus haut dans la mort de Dom Muce, d'une façon vraiment éclatante. Mais aujourd'hui, un Roger Schutz, fondateur de la communauté de Taizé est sur la même longueur d'ondes quand il nous dit :

Quand la lutte et les larmes intérieures ne t'endurcissent pas, mais te transfigurent, c'est le signe que tu a rencontré le Ressuscité. Quand tout ce qui semble te détruire ne t'arrête pas, mais t'ouvre de nouvelles issues, alors la Pâque te pénètre.

Les humiliations

Question : Par quel moyen un religieux peut-il vivre en son monastère dans la pratique des humiliations ?

Réponse : Ce sera par l'application d'un supérieur vigilant et charitable, qui aura soin de l'exercer par des reproches, des répréhensions vives, des paroles piquantes, des confusions publiques, par des travaux, par des occupations ravalées, et par tout ce qu'il estimera capable de contribuer à son abaissement²⁵.

Ne nous laissons impressionner par ces expressions austères. Nous serons beaucoup plus proches de l'intention de Rancé en y voyant la complicité absolue entre père et fils, dans la pratique d'une des plus anciennes traditions de la vie monastique : les humiliations pour vivre l'humilité. Les deux, l'abbé et le moine, ne cherchent qu'à suivre le

²⁵ *Sainteté*, ch. XII, Des humiliations, question 1, p. 414.

Christ, à ne laisser échapper aucune occasion pour faire ce que Lui a fait pendant sa vie sur terre.

L'important, pour Rancé, c'est que le Supérieur n'abandonne pas son devoir de charité. C'est ainsi qu'après avoir exposé les motifs de la nécessité des humiliations et les avantages que les religieux peuvent tirer de cette pratique, il conclut :

Question : Si les religieux avaient acquis une grande perfection, comment pourrait-on les humilier et les reprendre sans se servir de mensonges et de fictions ?

Réponse : Il y aurait bien des choses à vous répondre, mes frères, mais une des premières et des principales, est qu'il y a très peu de religieux de qui les actions, je dis les meilleures, ne soient défectueuses, et répréhensibles dans quelques circonstances.

Secondement les Règles des Saints Pères comme par exemple celle de saint Benoît [...] s'observent difficilement avec assez de ponctualité, pour qu'il n'échappe pas à tous les instants quelque chose contre ce qu'elles prescrivent.

Troisièmement, quand on aura une véritable idée de la vie et de la profession monastique, et telle que les saints nous l'ont donnée, qu'on la regardera comme un crucifiement continu, comme un engagement à imiter la perfection des Apôtres [...], en vérité, mes frères, on ne manquera pas de sujets pour humilier et pour confondre des moines, tant qu'ils n'auront ni la mortification d'un crucifié, ni la sainteté des Apôtres, ni la pureté des Anges. Et il ne sera nullement besoin pour cela de recourir ni aux fictions, ni aux mensonges.

Cependant, un supérieur peut avec fondement [...] y joindre des termes plus ou moins forts selon qu'il juge qu'il y a plus d'avantage et plus d'utilité non seulement pour lui, mais encore pour ceux de ses frères qui sont témoins de la répréhension²⁶.

²⁶*ibid.*, question 2, p. 415-417.

Signalons ici la pratique de l'aide réciproque et du soutien sur le chemin de la perfection : l'humilité vécue par chaque religieux contribue puissamment à l'édification de tous les frères de la communauté.

Question : La pratique d'humilier les religieux d'une manière vive et piquante, étant présentement si peu en usage, bien loin d'être utile, n'y aurait-il pas du danger de s'en servir ?

Réponse : Cette pratique a toujours été en usage dans les observances régulières, lorsqu'on a vécu dans une discipline exacte ; et la profession d'un moine n'étant rien dans la vérité, et dans l'opinion de tous les Saints, qu'une abjection et une humiliation continuelle, on ne peut avec fondement condamner ces sortes de mortifications, et prétendre qu'elles ne soient ni nécessaires, ni utiles pour la conduite des cloîtres.

Les vertus, comme vous le savez, mes frères, s'acquièrent et se conservent par des actes. Dieu qui en est le principe et qui les opère en nous par la grâce, n'a pas voulu en cela changer l'ordre naturel des choses. L'humilité s'acquiert par les humiliations, comme la paix par la patience, la science par l'étude, comme nous apprend saint Bernard²⁷ [...].

On me dira que les personnes qui sont dans le monde ont d'autres moyens pour devenir humbles que ceux des mortifications, et qu'il s'ensuit de là qu'elles ne sont pas nécessaires. J'avoue que les gens qui sont dans le siècle acquièrent l'humilité par d'autres voies que par celles des mortifications religieuses, et qu'elle n'est point en eux l'effet de ces sortes d'exercices. Mais il faut demeurer d'accord que lorsque Dieu les veut sanctifier, et leur donner cette vertu fondamentale de la vie évangélique, sans laquelle personne, à ce que dit l'Apôtre, ne Le verra dans l'éternité, Il prend un soin tout particulier de les exercer par d'autres mortifications proportionnées à leur état : par des affaires fâcheuses, des pertes de biens, des embarras domestiques, des revers de fortune, (etc.)²⁸.

Nous retrouvons ici la parenté signalée au début de cet article entre la doctrine de Rancé et la spiritualité de François de Sales. La

²⁷ Cf. *Lettre* 87.§ 11.

²⁸ *Ibid.*, question 3, p. 417-419.

meilleure attitude personnelle, la plus sûre, pour ne pas tomber dans les pièges de l'amour-propre, est d'accueillir avec foi les épreuves que le Seigneur dispose pour l'acquisition des vertus et pour notre sanctification, dans l'état de vie où sa volonté nous a placés. « C'est Dieu qui est le principe des vertus et qui les opère en nous par sa grâce ». C'est ainsi qu'on échappe aux subtiles manœuvres de ce pharisien qu'est notre moi pécheur capable de se masquer derrière une recherche raffinée d'humilité tout en centrant sur lui l'attention des autres. En effet, poursuit Rancé, « l'orgueil y a poussé de profondes racines, elles s'y trouvent presque partout quoique souvent elles soient imperceptibles²⁹. »

Ces petites phrases sont comme une synthèse entre les doctrines des grands maîtres spirituels du monachisme primitif et celles du XVII^e siècle, en passant par l'expérience des Pères Cisterciens, en particulier de S. Bernard, et par l'enseignement de la Règle de S. Benoît.

Les monastères sont des abris et des ports. Comme l'on y est séparé de tout commerce, et qu'on n'y a nulle communication avec les gens du monde, on ne peut être exposé à tous les accidents qui leur arrivent. [...] Ainsi la condition (des solitaires) serait bien misérable si un supérieur par une disposition charitable, n'avait une application particulière à leur procurer par toutes les voies de mortification et d'humiliation [...] ce que Dieu opère dans les gens du monde [...]. Le cœur de tous les hommes est un champ d'une fécondité surprenante pour les mauvaises choses. L'orgueil y a poussé de profondes racines, elles s'y trouvent presque partout, quoique souvent elles soient imperceptibles. Quelque bonne que soit la semence que vous y avez jetée, ne vous y fiez pas : pour peu que celui qui doit cultiver le champ lui refuse son travail et le secours de sa main, il ne sera pas longtemps sans se couvrir de ronces et d'épines. Il arrivera qu'un solitaire dont la vie n'aura point été exercée par les saintes pratiques des mortifications, la passera tout

²⁹ *Ibid.*, p. 421.

entière dans une fausse sécurité et sera dans sa cellule, selon les paroles d'un grand saint, un homme bouffi d'orgueil et de présomption. Comme un dragon enflé de son venin dans sa caverne.

[...] On ne peut guère remédier qu'en se servant de la pointe des humiliations. Mais ce qui fait qu'elles sont presque toujours nécessaires, est que le mal renaît dans tous les temps et dans tous les âges et que bien loin d'épargner la vieillesse ni la vertu, il n'est jamais plus à craindre que lorsqu'elle est plus parfaite. Et c'est pour cela que le démon de l'orgueil se réjouit lors qu'il voit multiplier les vertus.

[...] En un mot, mes frères, mettant à part toutes autres raisons, il suffit de dire qu'il n'y a rien qui soit plus selon les règles de l'Évangile que de trouver des voies saintes et innocentes d'humilier les hommes. Que rien ne les rend plus conformes à Jésus-Christ, dont la vie n'a été qu'une suite d'humiliations³⁰.

Le Supérieur qui, comme vicaire du Christ dans le monastère, est l'expression de la volonté de Dieu pour les moines, a l'obligation de s'appliquer, dans une totale charité, à leur procurer ce moyen de sanctification fondamental qu'est l'humiliation.

Je pose qu'un supérieur doit se conduire dans les mortifications d'une manière prudente, charitable, avec distinction des temps, des choses et des personnes, et en exclure les emportements, les violences, les paroles indécentes, les railleries et de semblables excès qui peuvent se rencontrer en des humiliations indiscretes³¹.

Cette dernière affirmation exprime la touche particulière d'équilibre que Rancé ajoute à ce sujet si important. Dans la pratique de son autorité, le Supérieur, doit agir sous le regard de Dieu avec amour, douceur et détachement. Ces accents d'humanité reviennent souvent dans l'enseignement de l'abbé de la Trappe. Ils nous font connaître le

³⁰ *ibid.*, p. 419-422.

³¹ *ibid.*, p. 423.

vrai Père, responsable jusqu'à la fin du salut de ses fils et profond connaisseur de la fragilité humaine.

C'est le degré 25 de l'Échelle Sainte de Jean Climaque qui a donné à Rancé l'inspiration et la force de poursuivre son enseignement. En voici le noyau :

L'humilité est une grâce ineffable dans l'âme, dont le nom n'est connu que de ceux qui l'ont appris par expérience. C'est une richesse indicible, un nom de Dieu lui-même et un don venant de Lui car il est dit : « Apprenez, non d'un ange, ni d'un homme, mais de moi » c'est-à-dire de moi demeurant en vous, de mon illumination et de mon opération en vous, « que je suis doux et humble de cœur », et de pensées, et d'esprit, « et vous trouverez pour vos âmes l'apaisement » des combats et des soulagements des pensées (cf. Mt 11.29)³².

Répondant à une objection de ses auditeurs, selon laquelle les occidentaux, de tempérament moins ardent que les orientaux, auraient abandonné la pratique des fictions comme trop violente, Rancé se réfère à S. Benoît pour démontrer que même en Occident on connaissait et on appréciait beaucoup cette pratique. Il évoque encore, comme témoins de l'exactitude de sa doctrine, les plus grands mystiques : Ste Thérèse d'Avila, qui n'avait pas peur de soumettre ses filles à la pratique la plus sévère de l'humiliation, S. François d'Assise, S. Philippe Néri, les Pères Jésuites, et le grand S. Bernard, soumis par ses frères eux-mêmes à de dures humiliations pour le purifier de tout sentiment d'élévation à cause des miracles qu'il faisait³³. Pour confirmer davantage les aptitudes ascétiques de l'Occident, Rancé cite encore une phrase de S. Bernard dans ses sermons sur le Cantique : « L'abjection de la croix est bienvenue pour qui n'est pas ingrat envers le Crucifié » (serm. 25, 8) et

³² *Échelle Sainte*, p. 218.

conclut que, si les Occidentaux étaient réellement incapables d'être humbles, ils seraient incapables d'être moines, étant donné que :

Les Saints de toutes les nations conviennent dans ce sentiment, que celui qui n'est pas préparé à souffrir les opprobres et les injures en paix, et même avec actions de grâce, n'est pas digne de porter le nom et l'habit de solitaire³⁴.

Au cours des siècles ces saintes pratiques ont été supprimées, c'est vrai, mais cela est dû seulement à la décadence de l'état monastique et au relâchement de son ardeur initiale.

Cela s'est fait, mes frères, dans l'affaiblissement de l'état monastique, et par les enfants qui commençaient à dégénérer de la vertu et de la simplicité de leurs pères. C'est ainsi que l'abstinence de la viande, l'exactitude du silence et de la solitude, le travail des mains et quantité d'autres pratiques se trouvent détruites par la corruption des temps ; parce que les moines se sont lassés d'une discipline si sainte et si exacte. Ce n'est donc pas au défaut de la loi qu'il faut attribuer ce changement, mais à la négligence et au relâchement des moines ; et ce qui est digne d'être remarqué, c'est que toutes les fois qu'on a institué quelque observance monastique, ou qu'il s'est fait quelque réformation dans les anciennes, lorsque les saints y ont été appliqués par l'ordre de Dieu, on n'a jamais manqué de reprendre ces sortes de pratiques, non seulement parce qu'on les a jugées nécessaires pour établir une régularité parfaite, mais à cause qu'elles naissent aussi naturellement du zèle et de la ferveur des âmes qui sont entièrement consacrées au service de Jésus-Christ, que nous voyons les étincelles et les flammes naître et sortir du feu, par l'activité duquel elles sont produites ; et qu'il n'est pas possible qu'un solitaire ait l'esprit de sa vocation et qu'il aime Jésus-Christ comme il le doit aimer, qu'il n'ait une soif ardente, ainsi que dit saint Jean Climaque, de tout ce qui peut davantage l'humilier et le confondre.

³³ GUILLAUME DE SAINT THIERRY, *Vie de saint Bernard*, I, ch. 9, § 45.

³⁴ *Sainteté*, question 4, p. 435.

Enfin les eaux ne sont jamais plus pures et plus claires que dans leurs sources, et il faut que celui qui veut avoir la vérité dans la pureté et sans aucun mélange, remonte toujours aux origines et aux principes ³⁵.

Rancé continue en soulignant que Jésus lui-même n'a pas évité à sa sainte Mère les humiliations sans aucun motif, jusqu'à dire : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? ». Donc, si la Toute Sainte a dû se conformer à ces humiliations, pourquoi ne les accepterions-nous pas ? « Si on traite ainsi l'arbre vert, qu'en sera-t-il de l'arbre sec ? » (Lc 23,31).

Une autre objection intéressante est adressée à Rancé :

Question : Ne serait-il pas plus à-propos de conduire les personnes avancées par la voie royale de l'amour?

Réponse : Vous opposez donc, mes frères, la voie de l'amour à la voie des humiliations. Cependant il semble que la foi nous enseigne quelque chose de contraire, puisqu'elle nous apprend, que la voie royale de l'amour est celle de la croix et que la Croix enferme les souffrances de l'esprit, comme celles de la chair, c'est-à-dire les humiliations et les douleurs. C'est la voie par laquelle Jésus-Christ, qui est notre Roi, a marché. Toute sa vie n'a été qu'une carrière d'opprobres, d'ignominies et d'abaissements. La conduite que le Père éternel a tenue à l'égard de son Fils a été d'une rigueur et d'une humiliation infinie.[...] Et cependant il n'est jamais entré dans la pensée de personne que Jésus-Christ ait été conduit par la voie basse et servile de la crainte et non pas par la voie royale de l'amour. Cette voie royale qu'il nous a enseignée par ses actions comme par ses œuvres, je le répète encore, est celle de la Croix ; c'est la seule qu'Il a sanctifiée par son exemple et qui a été connue de ses véritables disciples³⁶.

En un mot, mes frères, les humiliations, quand on en use avec charité et avec la discrétion nécessaire, bien loin d'avoir l'effet qu'on pense, elles en

³⁵ *ibid.*, p. 435-437.

³⁶ *ibid.*, question 21, p. 500-501.

ont un qui est tout à fait contraire [...] : elles concilient les cœurs au lieu de les aliéner. Elles produisent l'amour au lieu de le détruire. C'est ce que nous apprenons de saint Bernard quand il dit que ceux d'entre ses frères qu'il a traités d'une manière plus rigoureuse et plus sévère, lui sont unis par les liens d'une charité plus étroite et plus tendre, que non pas ceux à l'égard desquels il n'en a pas usé de la même sorte. Ce qui fait qu'il y a peu ou point de charité dans les hommes, c'est que la cupidité y est puissante, qu'elle y domine et comme il n'y a rien qui la ruine davantage, selon les sentiments des saints, que l'humiliation, il n'y a rien aussi qui établisse davantage la charité³⁷.

Notre abbé continue en expliquant le sens de la vie monastique qui tend tout entière à se dérouler dans l'humilité, puisque le Christ nous en a donné l'exemple :

Les congrégations monastiques, ce sont des troupes de gens qui passent pour des criminels, et qui sont considérés par leur état comme des pénitents publics [...] Ce sont des enfants prodiges [...]

On dira peut-être qu'il y a des ecclésiastiques pécheurs et des moines justes, je l'avoue. Mais comme le pécheur au moment qu'il est mis au rang des lévites cesse d'être regardé comme un pécheur, ainsi un juste cesse d'être regardé comme juste, dans le moment qu'il est moine, et il ne peut plus être regardé que comme un pécheur. Il perd son innocence en se renfermant dans le monastère, de même que Jésus-Christ a cessé en quelque sorte de passer pour un Saint, au moment qu'il s'est fait voir dans le monde avec l'habit et sous la forme d'un pécheur, non seulement dans l'opinion des hommes, mais encore dans les traitements rigoureux qu'il a reçus de la main de son Père. [...] C'est ce que pensait saint Bernard³⁸, lorsque parlant à un de ses frères, il lui dit ces paroles : « Mon fils, si vous saviez combien l'obligation d'un moine est grande, vous ne mangeriez pas un morceau de pain qui ne fût trempé de vos larmes. Car nous ne nous enfermons point

³⁷ *ibid.*, p; 503-504.

³⁸ Il s'agit d'une réponse de s. Bernard, citée par Fastrède de Clairvaux dans une lettre à un abbé de son ordre. Ce texte n'est pas dans les *SBO*, mais on en trouve une traduction française dans l'édition de RAVELET des œuvres de s ; Bernard, au tome 2, p. 114.

dans les cloîtres pour d'autre fin que pour pleurer nos péchés et ceux des peuples, et toutes les fois que nous mangeons le pain, qui est l'ouvrage de leurs mains et le fruit de leurs travaux, il est vrai de dire que nous mangeons leurs péchés, afin d'en guérir comme de nos propres offenses »

[...] Leur consolation sera de retracer dans toutes les actions de leur vie, les hontes et les opprobres de celle de Jésus-Christ Et purifiant ainsi leurs cœurs, par de continuelles pratiques d'humilité, des taches que l'orgueil y a faites, ils s'élèveront autant qu'il est possible dans un corps mortel, selon le langage des Saints, à la pureté des Anges, et se prépareront par des humiliations et des abaissements de peu de durée aux gloires postérieures, et à la félicité éternelle³⁹.

Texte fort austère, mais de grande actualité sur le plan spirituel pour notre culture hédoniste et fragile qui, dans sa recherche d'une fin matérielle, rejette tout chemin de pénitence et d'humiliation. Pourtant, rappelons-nous que, depuis les temps les plus éloignés, en Occident comme en Orient, choisir la vie monastique voulait dire : choisir une vie pauvre et humble, au point que le moine était par antonomase « le pauvre », le « mesquin » car lui, le Christ s'est fait pauvre. Rancé avait bien perçu tout cela, d'où son horreur de devenir « frocard ». Même après sa conversion il a lutté longtemps avant de se rendre à cet aspect absolu de sa vocation.

Pour éclaircir davantage le problème des fictions, Rancé se sert d'un texte de saint Augustin (*Contra mendacium*, c. 10) :

Une fiction qui n'est faite que pour signifier ou exprimer quelque chose de réel et véritable, et non point pour en signifier une qui ne l'est pas, est un signe et non pas une fiction et elle n'a ni la malignité ni la fausseté d'un mensonge. Les Patriarches dans l'Ancien Testament se sont servis de fictions ; je veux dire d'actions qui paraissent des fictions. Mais comme elles

³⁹ *ibid.*, question 21, p. 510...513.

n'étaient que des expressions mystérieuses et de véritables figures, ils n'ont point en cela blessé ni la vérité ni la sincérité⁴⁰.

En conclusion, notre Abbé souligne que Jean Climaque, auquel il se réfère fidèlement chaque fois qu'il doit annoncer quelque chose de difficile, a seulement voulu dire qu'il ne faisait qu'enseigner aux âmes frappées de blessures graves et profondes, comment elles pourraient se guérir et provoquer le bon exemple pour tous.

J'ai cru, mes frères, que je devais vous éclaircir avec exactitude les sentiments de Saint Jean Climaque, afin que vous en ayant justifié la pureté et dissipé jusqu'aux moindres ombrages, rien ne puisse vous empêcher d'entrer avec une entière confiance dans toutes les maximes et les instructions de ce parfait serviteur de Dieu ; de ce second Saint Basile, de ce solitaire d'une mortification si consommée, de cet homme comparable à ce que l'Église a jamais eu de plus grand et de plus saint, de cet interprète du Saint Esprit, dont on peut dire que les paroles sont comme des traits enflammés qui portent tout à la fois dans les âmes et la chaleur et la lumière⁴¹.

La componction.

Selon l'antique tradition du désert, la componction devait accompagner le moine comme son ombre :

Un ancien a dit : Comme l'ombre de notre corps nous suit et nous entoure où que nous allions, de même les pleurs et la componction doivent être avec nous où que nous soyons⁴².

Et S. Benoît affirme dans sa Règle :

⁴⁰ *ibid.*, question 24, p. 526.

⁴¹ *Ibid.*, p. 530.

⁴² *Vitae Patrum*, V,3, P.L.73, col. 860.

Sachons bien que ce n'est pas l'abondance de paroles, mais la pureté du cœur et la componction des larmes qui nous obtiendront d'être exaucés (*RB* 20, 5).

Ephrem ajoute :

Pleurons donc un peu ici-bas, pour ne pas devoir pleurer éternellement dans les tortures de l'au-delà⁴³.

Rancé aborde ce sujet fondamental en le mettant en relation directe avec la méditation de la mort à cause de l'importance de cette méditation pour susciter le repentir dans le cœur du moine.

Nous pouvons compter la componction du cœur pour un quatrième effet de la méditation de la mort. Comme elle nous montre les deux faces de l'éternité, et qu'elle nous en rend les maux et les biens également présents, il ne se peut qu'elle ne fasse sur nous des impressions différentes, et que le sentiment que Dieu nous donne en cela de ses miséricordes, ne soit mêlé et tempéré par la vue, et par la crainte de ses jugements⁴⁴.

Tout le xv^e chapitre de *Sainteté* est consacré à la componction.

Question : La componction est la dernière disposition de la pénitence intérieure que vous nous avez marquée, par laquelle un solitaire peut s'élever à l'excellence de son état, mais vous nous en avez parlé en tant d'endroits, que vous avez prévenu les questions que nous aurions pu vous proposer.

Réponse : Je ne laisserai pas de vous dire encore, mes frères, que la pensée de la mort et du jugement produit la componction du cœur, comme le feu produit la chaleur et la lumière. La considération de ces deux événements n'est jamais sèche et stérile. Et il est malaisé de regarder un objet si digne de nos larmes et de nous empêcher d'en répandre. [...]

⁴³ *Sermo compunctorius*, Ed. Rom. I, p. 28.

⁴⁴ *Sainteté*, p. 549-550.

Je vous ai dit bien de fois que les moines doivent vivre dans les gémissements ; qu'ils étaient obligés de pleurer non seulement pour leurs offenses particulières, mais encore pour l'iniquité du monde, que toute leur vie n'était qu'un état de douleur et de componction, mais je vous le répète encore, si les moines savaient jusqu'où va leur obligation en ce point, et s'ils pensaient au compte qu'ils en rendront à Dieu et aux avantages que renferme une disposition si sainte, ils la lui demanderaient incessamment et la plus grande de leurs douleurs serait de n'en avoir pas assez pour verser des torrents de larmes.

Celui, dit S. Jean Chrysostome, qui est embrasé du feu du Saint-Esprit, concevant un mépris général pour toutes les choses visibles, ressent continuellement en son cœur des mouvements de componction, il pleure sans cesse avec abondance, et il trouve dans ses larmes son plus grand plaisir. Et en effet, rien ne nous attache plus fortement à Dieu que ces larmes que la douleur de nos péchés et l'amour de la justice nous font répandre.

C'est-là le sentiment de tous les saints moines, et ceux qui ont connu parfaitement leur état les ont considérés comme des gens qui devaient passer leur vie dans une affliction et une sainte tristesse, soit à cause de la pensée de la mort, qui doit incessamment leur être présente, soit parce qu'étant pénitents par leur profession, il n'y a rien qui leur convienne davantage, que la componction et la douleur ⁴⁵.

C'est un pas décisif sur le chemin de la conversion. La grâce de Dieu apporte dans le cœur du moine, non seulement l'horreur pour le mal commis, mais aussi la crainte filiale. C'est une expérience de vérité et de charité qui met au cœur de celui qui la vit le don de la componction, la sainte tristesse, dans toute sa réalité. Avec la componction entre dans le cœur du moine tout le cortège des vertus qui l'accompagnent : l'humilité, la force, la religion, la piété, la tempérance, l'espérance,

mais s'il est fidèle et s'il fait ce qu'il peut pour garder ses promesses, bien loin de le jeter dans le trouble, ni d'ébranler sa confiance, toutes les marques qu'il a reçues de la bonté de Jésus-Christ viennent à son secours, le soutiennent et fortifient son espérance et sa foi⁴⁶.

Ce n'est plus seulement la contrition, douleur pour le mal commis, acte de la vertu de pénitence vécu dans la charité, mais dans un horizon personnel limité. La componction dilate ses horizons à tout ce qui dans le monde offense la gloire du nom de Dieu. Et Rancé continue en décrivant cette expérience extraordinaire de douleur et de joie :

Son cœur est pressé de l'amour qu'il lui porte, et de la douleur de lui avoir déplu aussi bien que de la crainte de sa colère. Sa componction est continuelle, et il ne saurait se lasser de pousser des gémissements et de répandre des larmes. Si ses pleurs lui servent de nourriture les jours et les nuits, il peut aussi dire que le Seigneur fait par sa miséricorde que sa douleur et son amertume deviennent sa consolation et sa joie (cf. Ps 29, 12). Car son âme étant rafraîchie et purifiée par l'abondance de ses pleurs, n'a plus que des sentiments et des pensées de paix, de reconnaissance et de bénédiction⁴⁷.

Sur leur lit de mort, ses fils donneront la preuve concrète de la réalité de cette rencontre ineffable avec la miséricorde, avec la charité, avec Dieu lui-même, au profond de leur cœur purifié⁴⁸.

Profitez donc mes frères, de ces connaissances. Pleurez durant quelques instants, afin de vivre durant une éternité dans la joie. Baignez continuellement votre visage dans les eaux amères de la pénitence. N'ayez point d'autre soin que de verser des pleurs, et laissez à Dieu celui de les essuyer. Le temps viendra auquel il apaisera vos gémissements, il sèchera vos yeux, et changera votre tristesse en des consolations infinies [...]. Évitez

⁴⁵ *Ibid.*, p. 585-586.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 551-552.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 552.

⁴⁸ C'est l'apport propre des *Relations*

avec soin tout ce qui peut tarir la source de vos larmes. N'ayez ni affaires, ni emplois, ni occupations, ni plaisirs qui soient capables de dissiper votre douleur et votre componction. Mais servez-vous plutôt de tout ce qui se présente à vous pour la nourrir, et pour la fortifier⁴⁹.

Certaines constantes reviennent chez tous les auteurs spirituels : le commencement de la componction est toujours la crainte de Dieu, d'abord servile, puis filiale en relation étroite avec l'humilité, tellement qu'on peut définir la componction comme une humilité. Cassien, accorde beaucoup d'importance au renoncement, au dépouillement, au mépris de tout avantage terrestre, pour permettre à l'humilité de croître d'une manière concrète et réelle :

De la crainte du Seigneur naît une componction salutaire. De la componction du cœur procède le renoncement, c'est-à-dire la nudité et le mépris de toute richesse. La nudité engendre l'humilité. De l'humilité vient la mortification des volontés⁵⁰.

Nous reconnaissons facilement la ligne même de l'enseignement de Rancé.

Pour ce qui regarde la joie, et même l'exultation dont témoignent les fils de Rancé, c'est Grégoire le Grand – « le grand docteur » comme l'appelle l'Abbé de la Trappe –, le docteur par excellence de la componction dans le monde occidental. Il nous donne une parole définitive sur ce sujet dans le texte de ses *Moralia* où il affirme qu'il existe deux componctions, deux « piqûres », une de crainte et une de joie, « celle-là nous rend tristes et celle-ci produit des larmes de joie », « elle s'appelle jubilation quand l'esprit conçoit une joie ineffable ». On croirait entendre notre Dom Muce et avec lui Benoit de Champs, etc...

⁴⁹ *Ibid.*, p. 594-595.

⁵⁰ *Institutions*,. Livre IV, ch. 43, SC 109, p 185.

qui ne réussissaient pas à contenir la force de la joie qui inondait leur cœur. Nous voyons cela souligné avec insistance dans les *Relations* de la mort des fils de Rancé, comme le signe distinctif d'une vraie rencontre avec Dieu, d'une vraie transformation intérieure.

La preuve du succès de l'œuvre de réforme de Rancé, ce sont ces témoignages de personnes si proches de la rencontre tant désirée et qui choisissent continuellement Dieu, dans un oubli total de soi. Dans les conditions les plus extrêmes de douleur et de souffrance, elles sont transportées de joie dans l'expérience de la miséricorde du Père. Elles pleurent leurs péchés et exultent pour l'œuvre que la grâce accomplit en elles ; au-delà de toute possibilité humaine, elles s'élancent vers le banquet eucharistique, d'où elles reviennent fortifiées et pleines de joie. Elles ont le cœur transpercé de douleur à cause de l'offense faite à Dieu et crient en exultant : « Tu es un Dieu de miséricorde ! »

Saint Jean Climaque dit que le solitaire ne verra parfaitement que dans le moment de sa sortie de ce monde l'utilité qu'il aura tirée de ses larmes⁵¹.

Et si après tout cela votre insensibilité est si grande, qu'elle n'en soit point excitée, si elle résiste à des motifs et à des considérations si pressantes, pleurez de ce que vous ne pleurez point; et faites sortir de la dureté de votre cœur, comme d'un rocher, les larmes que vous ne pouvez pas tirer de sa tendresse⁵².

⁵¹ *Sainteté*, p. 586.

⁵² *Sainteté*, p. 596.